

La rhétorique et la philosophie dans l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant : bâtir un projet gnoséologique pour rendre les Antillais en mesure de passer à l'acte civique

Mohamed Lamine Rhimi, Docteur en Langue, Littérature et Civilisation françaises.

- Membre du Pôle Sémiotique et Analyses de discours du Laboratoire Intersignes, Faculté des Sciences Humaines et sociales, Université de Tunis.

- Rattaché à la Faculté des Langues et de Traduction, Université Islamique Al-Imam Muhammad Ibn Saoud, Royaume d'Arabie Saoudite.

Et du moins alliez-vous aujourd'hui la philosophie à l'éloquence.

É. Glissant, *Monsieur Toussaint*, p. 150.

Enseigne, c'est-à-dire : apprend avec.

É. Glissant, *L'Intention poétique*, p.

238.

Agis dans ton lieu et pense avec le monde.

É. Glissant, *L'entretien du monde*, p. 31.

Introduction

D'emblée, il faut préciser que la rhétorique pourvoit l'œuvre littéraire d'Édouard Glissant d'une dynamique phénoménologique qui est à même de remuer les profondeurs de tout ce qui porte sur l'identité antillaise, dans la mesure où, comme le note Milan Kundera, « le roman est capable d'intégrer et la poésie et la philosophie sans perdre pour autant rien de son identité caractérisée précisément [...] par la tendance à embrasser d'autres genres, à absorber les savoirs philosophiques et scientifiques » (1995, 81). Il n'en reste pas moins vrai que l'écrivain propose essentiellement à son auditoire antillais une vision rhétorique phénoménologique qui se veut principalement une heuristique, c'est-à-dire une découverte des réalités cachées par l'Histoire. Qui plus est, cette rhétorique phénoménologique et heuristique catalyse la créativité artistique et culturelle de n'importe quelle communauté humaine. Dans cette perspective, l'analyse de Maurice Merleau-Ponty acquiert toute son importance : « Tels sont les problèmes que la phénoménologie découvre à la base de notre situation d'hommes dans le monde. Elle propose non seulement au philosophe et au psychologue, mais à l'artiste, des affirmations qui ne peuvent manquer d'être stimulantes pour son activité créatrice » (1953, 32).

C'est justement dans cette perspective heuristique que toute l'œuvre littéraire et philosophique de Glissant fait, en amont et en aval, écho à sa rhétorique qui, elle, permet, d'une part, à l'orateur de descendre à l'épisode de la Traite négrière, d'accéder aux zones d'ombre où les siens se sont voués à l'amnésie. D'autre part, il se fixe l'objectif de récupérer le trésor qui lui est propre ; il s'agit là de réhabiliter la mémoire collective, séculairement ankylosée, des transbordés. « Il faut fouiller en profondeur [...] » (141), lira-t-on ainsi dans *Malemort* (1975). C'est d'ailleurs dans ce roman que l'orateur dévoile, à plusieurs reprises, sa méthode d'archéologue ou de radiesthésiste qui persévère inlassablement dans sa quête : « Une géographie de décombres et de gravats pour une stratégie de trésor. Si vous entendez le son c'est la jarre. Ils fouillent depuis trois jours. Le pain manquait à Trois-Rivières. Les nuits étaient poussiéreuses. Les matins fébriles. Les soirées tamboureuses » (1975, 142). Cette fouille s'avère être difficile, si bien qu'elle nécessite un savoir-faire et des compétences particulières, comme le recommande l'auteur par la bouche de l'un de ses personnages : « Mais pour fouiller il faut savoir » (1975, 140). C'est ainsi que le romancier invite ses lecteurs à découvrir la véritable Histoire de la Traite négrière :

[...] essayant ainsi d'un bond tous en tas sur le même rivage de rejoindre le monde qui à la fin les avait rejoints [immobiles murés], de le toucher non avec des gestes des actes des faits non avec une phrase une parole mais par l'effort même où ils s'exténuaient, à travers tant de questions, à combler en même temps le trou blanc du temps et l'absence blême d'un parler : essayant, essayant (1975, 71).

En quel sens le questionnement archéologique, historique et herméneutique constitue-t-il le mot d'ordre de la rhétorique glissantienne qui sous-tend, autant sa littérature que son projet gnoséologique et culturel ? Dans quelles mesures, le romancier, ethnologue et philosophe martiniquais s'en sert pour exhorter les insulaires aux actions citoyennes ?

1-La phénoménologie de la rhétorique inhérente aux romans glissantiens

Le philosophe antillais s'emploie, à grand renfort d'analyse et d'argumentation, à se comprendre et à se représenter son existence et l'existence de sa communauté dans le

monde, dans le chaos-monde. Outre le pacte qu'il instaure entre la rhétorique, d'un côté, et la philosophie, de l'autre, Glissant construit une réflexion sur soi. Il s'agit, en d'autres termes, de penser son ipséité, sans pourtant occulter l'altérité. À cet effet, Glissant prend, dans *L'Intention poétique*, le contre-pied de la phénoménologie de Hegel pour qui les Africains (les ancêtres de la plupart des Antillais) sombrent dans un univers anhistorique dénué de tout signe de civilisation :

Et si je veux alors comprendre mon état au monde, je vois que ce n'est pas pour le malicieux plaisir de contredire après coup Hegel, ni pour prendre sur lui une naïve revanche, que je tends à fouiller mon histoire : il faut que je rattrape à l'instant ces énormes étendues de silence où mon histoire s'est égarée. Le temps, la durée sont pour moi des vitalités impérieuses. Mais il faut aussi que je vive et crie l'actuel *avec* les autres qui le vivent. En connaissance de cause. Ce qui dès lors est une poétique, dans la poétique plus large de la relation, est ainsi contradictoirement noué dans une urgence : le cri vécu dans la durée assumée, la durée vécue dans le cri raisonné (38).

C'est dire si la philosophie ou la phénoménologie inhérente à la rhétorique glissantienne s'inscrit diamétralement à l'opposé de la philosophie hégélienne de l'Histoire qui se focalise uniquement sur l'Histoire occidentale comme source unique de civilisation. Glissant préconise, dans *Traité du Tout-Monde*, la « Transhistoire » qui ne fait jamais abstraction des histoires des communautés du « Tout-monde ». Il s'agit précisément de faire grand cas de chaque histoire, n'importe laquelle :

– *Fin de siècle ou fin de l'Histoire ?* Le vingtième siècle s'achèvera-t-il vraiment ? Ne pouvons-nous pas considérer plutôt que ce qui s'achève sans fin pour nous, c'est l'Histoire ou plutôt les philosophies de l'Histoire, qui ont tramé la linéarité normative en même temps qu'elles définissaient leur propre finalité exclusive dans le tourment des temps humains ? La Transhistoire s'étend (113).

Dans cette perspective, le lecteur comprend que la philosophie phénoménologique propre à la rhétorique glissantienne n'est pas unidimensionnelle. Elle ne se borne pas à la seule vérité historique et culturelle antillaise en négligeant les autres vérités, celles qui concernent les autres, leurs différentes cultures et, pour ainsi dire, leurs différentes « ipséités ». Glissant nous le confirme de la sorte dans *Une nouvelle région du monde* :

La philosophie est un art, et il est difficile de la définir, pour la raison que nul n'avoue d'abord cette qualité. La philosophie n'appelle pas la vérité, elle agence les vérités du monde pour désigner la beauté, ainsi les concepts et les intuitions et la pratique des ruptures et des liaisons sont ses matériaux, et si le beau est splendeur du vrai, ce sont les vérités accordées qui signalent la rencontre des différences, la beauté incessamment là. Le beau va à l'esthétique, la beauté est donnée ou révélée dans une vision du monde. Il y a des spécialistes de l'esthétique, mais la vision du monde lève du regard de l'artiste, qu'il soit artiste ou philosophe ou savant ou parfois homme d'action comme on dit (123-4).

Le romancier-phénoménologue allie étroitement la philosophie à la rhétorique qui sous-tend sa création artistique. Il étaye son projet littéraire par l'évaluation de vérités émanant de la véritable Histoire de sa communauté et tente de percer le mystère de son existence dans le monde.

Dans cet ordre d'idées, la rhétorique, qui « peut constituer un inégalable outil d'investigation historique » (2002, 101), selon la formule d'Emmanuel Bury, s'allie à la philosophie en tant « qu'elle s'occupe de tous les résidus, de tous les problèmes qui restent encore insolubles, après que l'on a essayé toutes les méthodes éprouvées ailleurs » (Austin, 1991, 14) pour pouvoir accéder aux zones ténébreuses où l'être antillais est égaré. Autrement dit, la philosophie dont s'arme la rhétorique glissantienne ne se borne pas à l'étude superficielle des phénomènes qui concernent la situation antillaise, mais elle porte un regard phénoménologique sur les structures profondes qui régissent ces phénomènes en se penchant sur l'examen des noumènes qui résident derrière l'apparition des phénomènes de la Traite, de l'indépendance et de l'ostracisme auxquels les insulaires sont en proie. Dans *Mémoires des esclavages*, Glissant évoque en ces termes la question :

Le parcours, l'exploitation, au vrai sens du terme, des terrains où s'exercèrent des esclavages ouvrent la réflexion ardente à découvrir plutôt qu'ils ne la structurent à jamais. Les synthèses qui résultent et jaillissent d'untel choix commencent à changer les idées que nous nous étions faites des esclavages comme phénomène (24).

Ainsi, Glissant entend franchir les apparences phénoménales pour toucher aux structures nouménales des Antillais. Cette rhétorique phénoménologique s'emploie aussi bien à battre en brèche les systèmes coloniaux qu'à permettre à l'Antillais d'assumer son autonomie intellectuelle.

2-Le *docere* glissantien : informer sur le manque d'Histoire

Signalons ici que la fouille du romancier et ethnologue antillais constitue une sorte d'archéologie qui s'assigne l'objectif de révéler aux Caribéens la splendeur de leur pays et la richesse de leur patrimoine. C'est dans cette optique qu'on peut inscrire la métaphore filée qui transparaît dans *La Lézarde* (1958) :

Je ne sais pas que ce pays est comme un fruit nouveau, qui s'ouvre lentement (lentement) dévoilant peu à peu (par-delà les épaisseurs et les obscurités de l'écorce) toute la richesse de sa pulpe, offrant la richesse à ceux qui cherchent, à ceux qui souffrent. Je ne sais pas encore que l'homme importe quand il connaît dans sa propre histoire (dans ses passions et dans ses joies) la saveur d'un pays (31-2).

Pour ce faire, Glissant ne peut s'empêcher d'avoir recours à l'instance du *docere* qui constitue, selon Mathieu-Castellani, l'une des « trois missions dont doit se charger la bonne écriture humaniste, *instruire, plaire, émouvoir* » qui « sont celles-là mêmes que s'emploient à remplir les offices de l'orateur, *docere, delectare, movere* ou *permovere* » (Mathieu-Castellani 2000, 36-7). Il s'agit ici de la trilogie inventée par Cicéron qui précise : « Ainsi les règles de l'art oratoire s'appuient sur ces trois ressorts de persuasion : prouver la vérité de ce qu'on affirme, se concilier la bienveillance des auditeurs, éveiller en eux toutes les émotions qui sont utiles à la cause » (Cicéron *De l'Orateur* : Gardes-Tamine 2011, 38). Dans le but d'affranchir la véritable Histoire des Antillais, Glissant s'applique à éclairer ceux-ci sur les atrocités qui scandent les différentes épisodes de cette Histoire, c'est-à-dire sur le manque historique qui incarne une brisure anthropologique, les empêchant de prendre en main leur existence : « C'est un corps sans tête, notre histoire » (17), lira-t-on dans *Tout-Monde* (1993). Et l'auteur d'inviter les siens non seulement à croire à la version historique qu'il relate à travers son œuvre romanesque, mais à les sortir de leur engourdissement et de leur incurie pour prendre part à la « *déconquête* » (Kassab-Charfi 211, 43) de leur Histoire. C'est ce qu'il recommande tout particulièrement aux Caribéens dans le roman précité : « Ne disons pas d'on ne sait quelle histoire, car pour ce qui est de

l'histoire, notre histoire, il nous reste à la déterrer ou à l'élever, en nous et parmi nous. Ce qui nous donne, pour le moment, le plaisir trouble de fréquenter cette illusoire éternité » (1993,17). Le préalable de la libération de cette histoire est organiquement lié à la relation des vérités sans raturage, ni masquage non plus. Ce fragment repéré dans *Sartorius. Le roman des Batoutos* (1999) relate et fait revivre certains épisodes du commerce de la chair humaine, commerce qui s'effectuait au nom des valeurs religieuses :

Les affréteurs de ces bateaux de l'horreur affectionnaient les doux noms et en particulier celui de la mère de Jésus, symbole de bonté ou d'espérance. L'un des plus célèbres négriers à être armé, dans l'allégresse et le transport de tous, et spécialement adapté au commerce intensif, fut à Londres la *Henrietta-Marie* en 1697, et vous trouvez à Nantes au siècle suivant, vous pouvez à peine y croire, une *Marie-Séraphique*. Le bateau d'Ingelberk était ainsi presque anonyme sous son appellation de *Marie Rose*. Ces bateaux étaient baptisés, rebaptisés, ils se suivaient et se remplaçaient, ils chaviraient indistinctement dans la marée des morts (147).

Le *docere* propre à l'œuvre romanesque glissantienne est en effet mis en jeu dans l'objectif de donner conscience aux Antillais de leur continuum historique. C'est de cette manière que l'écrivain arrive à leur « rassurer l'esprit ou fortifier le désir de vivre » (1964, 176). Autrement dit, c'est ainsi que les insulaires peuvent se saisir de leur « force future » (*ibid*, 97) et se rendre compte du gage de leur « bonheur » (*ibid*, 131). Cela revient à dire que, sans la récupération de leur mémoire collective¹, les Antillais ne seront à même ni de se rassembler, ni d'exalter leur culture particulière, ni encore de prendre leur destin en main. Si Glissant exhorte ses concitoyens à la « béante et durable initiation à une telle connaissance » (1999,136), c'est qu'il jette l'anathème sur le manque, l'absence et l'invisible qui englobent, dans leurs abysses, les Caribéens désorientés. C'est ce que souligne le narrateur dans *Sartorius. Le roman des Batoutos* (1999) : « L'invisible est généralisé. De sa fréquentation inconsciente, il était venu à Anka une allure de tranquillité qui lui permettait de concilier toutes les choses recevables. Les Batoutos vous enseignent, sans que vous le sachiez » (306). Ce qui aggrave, si l'on en croit le penseur martiniquais, la situation des

¹ « Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit "fouiller" cette mémoire, à partir de traces parfois latentes qu'il a repérées dans le réel. », É. Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 133.

Antillais, c'est sans doute qu'ils sont dans leur grande majorité inconscients de la situation d'ignorance, voire d'abrutissement au sein de laquelle ils se trouvent. C'est justement dans cette optique qu'on peut replacer le passage puisé dans *Tout-Monde* (1993) :

Il y avait des gens ailleurs dans le monde qui se levaient le matin avec la connaissance absolue de leur date de naissance, ils n'oubliaient jamais de fêter les anniversaires de leurs ascendants et descendants, ils remontaient jusqu'à la troisième génération et au-delà, ils vous déclaraient tout froidement : "Le père de mon arrière-grand-mère avait acheté la maison pour trois fois rien, nous l'avons bien amélioré depuis," – il y en avait qui dessinaient de grands arbres touffus qu'on appelle de généalogie, il y en avait qui vous exhibaient des documents d'archives, et les autres, qui ne possédaient rien de tout ça, n'en partageaient pas moins avec ceux-là une tranquillité d'état civil dont il n'avaient pas même conscience (366).

Dans quelle mesure le *docere* que le romancier dispense à ses auditeurs est-il à même de les prédisposer à l'acte civilisateur, c'est-à-dire aux actions citoyennes ?

3-Des conseils du genre délibératif au passage à l'acte

La visée délibérative demeure – dans la dynamique des enchevêtrements des genres oratoires régissant cette rhétorique argumentative dont s'accroît les romans glissantiers – cruciale, dans le sens où elle autorise le romancier antillais, non à se pencher sur le passé révolu de la communauté, mais à en tirer des leçons qui permettent à ses lecteurs de se connaître pour bien se représenter leur présent et leur avenir. En ce sens, l'auteur ne se borne pas, en ayant recours au discours délibératif, aux conseils, mais il les harangue pour les inciter aux actions : « [...] il fallait agir. » (67), recommande l'auteur, dans *La Lézarde* (1958), par la bouche de l'un de ses protagonistes. Plaçant sa création romanesque sous le signe du dépassement de l'amertume et des traumatismes, l'écrivain n'est pas en état de se complaire – ni de permettre à ses lecteurs de le faire –, dans une situation où continuerait de sévir le cynisme des envahisseurs. C'est ce que confirme l'auteur dans *Ormerod* (2003) : « Vous pouvez crier, allez, criez un peu, un nègre qui crie c'est un plaisir du Seigneur » (29). Tout à l'inverse, il bénéficie des atouts des deux autres genres, à savoir le judiciaire et l'épidictique et en particulier de la connaissance

autant que de la dimension didactique dont elles résultent, pour lancer, à ses compatriotes, un appel urgent à l'action factuelle, consciente et non discontinuée. Ainsi peut-on lire dans *Le Quatrième siècle* (1964) : « Pourquoi un Béluse et une Celat, gardés secrètement au long de cette histoire, et appelés à la connaissance, dépasseraient ensemble la connaissance pour enfin entrer dans l'acte : non plus le geste évanescent ni l'ardeur sans lendemain mais l'acte oui fondamental qui s'établirait dans sa permanence et trouverait son *état* » (314).

Corrélativement, le romancier s'inscrit dans une optique perlocutoire ou performative qui alliera le « dire » délibératif au « faire » proprement dit, comme le recommande l'auteur dans *Malemort* (1975) : « Ne disons pas les noms, les noms importent peu, disons l'action » (75). Et l'auteur de conduire ses lecteurs, dans le roman précité, à l'exécution de tâches bien déterminées dans le but de les délivrer de l'aliénation et de la marginalisation dans lesquelles ils sombrent : « Piochez baraminez houez ! » (*ibid*, 141). C'est que la philosophie et la réflexion provenant des romans glissantiens ainsi que les conseils et les desseins résultant de la visée délibérative dont ils s'arment demeurent des paroles sans lendemain si elles ne se trouvent pas renforcés par la volonté [chez les Antillais] de s'engager dans un processus qui privilégie le passage à l'acte. Il s'agit pour Glissant, d'encourager ses auditeurs à se pencher sur le chantier de la reconstruction du monument de l'antillanité ; « un décret n'est rien par lui-même, si vous n'y ajoutez la volonté d'exécuter énergiquement ce que vous avez décrété » (Démosthène ; Perelman & Olbrechts-Tyteca, 65), selon la formule de Démosthène. C'est dans ce sens qu'on peut lire la devise ou écouter le cri de ralliement que Gaëlle pousse dans *Ormerod* (2003) : « " *Work Harder, Study Harder, Fight Harder*" ou bien encore " *Educate, Organise, Unite, and Build*" » (190).

Pour ce qui est de la terre archipélique et de la communauté antillaise, c'est-à-dire des piliers ou des fondements de l'identité des Caribéens et qui constituent le levier de l'éloquence épideictique, elles prennent une forme nouvelle sous les auspices de la visée délibérative dont s'accroît la rhétorique glissantienne.

Il est besoin de dire que le passage à l'acte de la construction sociétale et de la création culturelle s'érige en un point de ralliement des Antillais, comme le souligne l'auteur dans *Sartorius. Le roman des Batoutos* (1999) : « C'est la part qu'elle prend du travail de la communauté, dont pas un ne soupçonne que c'est un travail » (101). Cela n'est pas sans labourer

la « terre trop raide », ni sans « prendre la houe par toi-même » (208-9), précise l'auteur dans *Malemort* (1975). De la sorte, les conseils du genre délibératif glissantien se traduisent en actes édifiants de créativité et d'inventivité. C'est sous cet angle qu'on peut lire dans *La Lézarde* (1958) :

- Allons, tu as du travail.
- Fais-le comme un poème, murmura Pablo (224).

C'est là où réside le pouvoir du verbe glissantien, qui est à même de transmuier la laideur en splendeur et les douleurs en bonheur : « La joie t'appartient Thaël. [...] je demeure, je crie encore cette puissance ! [...] nous ferons une seule énorme beauté de tout ce chant d'ignorances, monotonies. » (82-3), lira-t-on à ce propos dans *La Lézarde* (1958). Somme toute, le passage à l'acte auquel le romancier incite ses lecteurs insulaires s'avère ici être l'unique issue de leur émancipation ; il s'agit d'un travail culturel de longue haleine qui exige, de la part des Antillais, la conscience, l'endurance et le fait d'assumer pleinement leur responsabilité ontologique et civilisationnelle. Bref, ils ne devraient pas, eu égard à la performativité dont se dote la visée délibérative glissantienne, se soustraire à leur devoirs, comme le recommande l'auteur avec insistance dans *Tout-Monde* (1993) : « Continuez, mon confrère, continuez. Nous avons du chemin à courir » (282).

Il s'agit ici de nourrir des ambitions de plus grande ampleur pour l'avenir des Caribéens, ambitions organiquement liées au travail sérieux et à une conscience collective indéfectible, ambitions que l'auteur affiche dans *La Lézarde* (1958) en ces termes : « Et un jour la Lézarde sera claire devant la mer. Comme un peuple assuré vient au-devant des autres peuples » (83).

L'écrivain procède ainsi à la transformation d'un « tel laisser-aller » (1981, 167), celui de ses compatriotes, et de leur « débâcle » (1958, 202), et ce, en les engageant dans le combat de la création culturelle, comme le recommande l'auteur dans *Le Quatrième siècle* (1964) : « Regardez, on va se battre encore ! » (177). Pour ce qui est de ses romans, ils ne peuvent, à cet égard, que muer l'absence en présence, la viduité en plénitude, le désespoir en espoir, mais cela est, sans aucun doute, conditionné par la mentalité, le degré de conscience des Caribéens dans leur acquisition de l'esprit d'initiative. C'est ce sur quoi le narrateur met l'accent dans *Sartorius*.

Le roman des Batoutos (1999) : « C'est une de nos façons d'échanger, il y en a d'autres, elles aussi dévergondées. Le délurage de nos palabres est l'allure la plus ordinaire du manque d'espérer, ou du défaut d'entreprendre » (274).

Il n'en demeure pas moins vrai que Glissant – en incitant ses lecteurs antillais au passage à l'acte, c'est-à-dire en les encourageant à descendre sur le champ de bataille, celui des actions sociétales et culturelles édifiantes – ne fait en réalité que les pousser à s'affranchir, par eux-mêmes, de la déraison et de l'absurde qui envahissent leur existence. C'est d'ailleurs ce à quoi l'auteur fait allusion dans *La Case du commandeur* (1981) : « Tu t'en vas doucement dans chaque jour qui passe, dans le passé qui ne vient pas à jour, dans la ritournelle béatifié à tous échos, tu fais tout, le travail, le carnaval, les élections, sans rien faire à vrai dire » (179).

On pourrait dès lors ajouter que la visée délibérative dans les romans glissantiens n'aura d'opérationnalité, que si les lecteurs antillais de ces romans se penchent sur l'exaltation de leur identité et sur la glorification de leur propre culture, et ce, après l'avoir réellement créée dans leur entour archipélique. Par là même, ceux-ci seront immanquablement en mesure d'intenter un procès à ceux qui les ont séculairement traumatisés ; ce procès se déroulera non dans les tribunaux, mais sur l'échiquier culturel et artistique du chaos-monde, et loin de toute violence ou rancœur. Enfin, le passage à l'acte civilisationnel édifiant tient lieu, pour les Antillais, de remède ou plutôt de panacée à toutes leurs tares et maladies. Cet extrait, repéré dans *Le Quatrième siècle* (1964), remet en perspective le dire avec l'agir dans son propre lieu, son propre entour :

Usés sous la canne, broyés dans le cacao, laminés avec le tabac, mais durables par-delà leur éphémère sarclage. Et capables, sinon de comprendre déjà, sinon d'agir, du moins de chanter un avenir orné de splendeurs (comme le rêve chimérique d'un paralysé) ; et aussi, par moments, touchés d'un souvenir réticent, d'un affleurement de l'ancienne terre, comme d'une démangeaison illusoire laissée par une maladie qui s'est d'elle-même guérie. Sans qu'ils osent croire que l'acte futur qu'ils attribuaient ainsi à de puissants mandataires, ils le sentaient peut-être courir d'une de leurs phrases à l'autre. L'acte : pulsion qui racontait déjà les mots entre eux, ou plutôt, articulation (syntaxe insoupçonnée) de leurs discours sans suite (177).

Conclusion

Mettant à contribution l'impulsion judiciaire et l'éloquence épideictique et souscrivant pleinement à une méthodologie archéologique, Édouard Glissant s'avère, à juste titre, être un

sourcier en quête, sans répit, de ce qui pourrait être le trésor des Antillais. C'est dans *Malemort* (1975) que le narrateur revient sur cette démarche de sourcier à la recherche des trésors enfouis : « Dlan paisible enseignait aux enfants les trésors de l'en-dessous. Tu peux planter là-dessous, tu récoltes tout de suite. Il y a des soleils partout. C'est les soleils des profondeurs » (142). Ainsi se profile le projet gnoséologique dont s'investit la rhétorique du romancier martiniquais, comme l'a bien montré l'auteur, à plusieurs reprises, dans *Malemort* (1975). On en cite : « Alors, fouiller c'est le mieux fait. Mais pour fouiller il faut savoir » (140). C'est à partir de ce point de vue que la méthode archéologique et la démarche heuristique dont procède l'écrivain occupent une place de premier plan dans sa rhétorique, comme le recommande l'auteur en ces termes : « Moi je te dis il faut descendre. Il faut fouiller en profondeur » (141).

Qui plus est, le projet épistémologique inhérent à la rhétorique fondant l'œuvre littéraire de Glissant représente le préalable même du surgissement du peuple antillais et de sa culture. C'est en ce sens que Mycéa s'emploie dans *La Lézarde* (1958) à célébrer la venue au monde du peuple caribéen en ces termes : « Pourtant je suis assis au plein de ce bouillonnement, je crie dans cette naissance. Et nul ne m'entend. Je veux dire cette naissance et ensemble cela qui naît. Je veux conclure, signaler » (41). Il s'agit, de toute façon, d'une des conditions *sine qua non* pour que l'identité antillaise s'affranchisse des enclaves ténébreuses du gouffre colonialiste. Retentit dans ce cadre la formule du romancier antillais qui s'attache dans, *Soleil de la conscience*, à exalter, par un biais mettant l'accent sur la teneur rhétorique de l'œuvre, l'avènement de la communauté caribéenne : « Que la parole du premier jour est épileptique, patine sur sa propre surface. Que ce bouillonnement s'apaise, quand surgit du néant de la mort et de la matrice irrémédiables la connaissance de la matrice et de la mort qui enfin les réduit, et est naissance » (1955, 60). Dans cette optique, on évoquera le « recours à la rhétorique comme instrument de compréhension » (Fumaroli 2009, X). Et vu que « [la] connaissance [...] n'est pas dépérissement », ni « confusion de l'empaillage et de l'ordre réel » (Glissant 1955, 60), elle devient la colonne vertébrale de la rhétorique de notre auteur et la boussole de l'œuvre littéraire dont elle est tributaire. Et Glissant de proclamer dans *Traité du Tout-Monde* : « Sans doute alors apportons-nous au concours de toute connaissance, quand

nous nous efforçons de la partager, chacun ce qu'il a médité ou agité depuis longtemps et, pour ma part, les quelques pressentiments qui m'ont donné d'écrire et que j'ai sans cesse transcrits ou trahis par insuffisance, dans l'écriture » (15).

Parmi les privilèges du projet gnoséologique qui impulse la rhétorique glissantienne, figure celui de faire naître un art, une poésie et une littérature. Autrement dit, ce savoir qui sourd de l'éloquence insulaire est une source intarissable de poétique, et Glissant s'en réclame, dans *Poétique de la Relation*, en ces termes : « Le dernier moment de la connaissance est toujours une poétique » (154).

Partant, la rhétorique qui informe l'écriture, la poétique et l'œuvre romanesque de l'écrivain antillais se désolidarise, en définitive, des prêts-à-porter de la culture essentialiste. Elle se départit du statisme qui frappe, de plein fouet, la culture insulaire pour s'inscrire dans une mouvance génératrice de création artistique, sans pour autant céder le pas à l'enfermement, ni à l'égoïsme. De fait, Glissant prend conscience, comme il le revendique avec force dans *Traité du Tout-Monde*, de la nécessité de « concourir à la trame d'une rhétorique, seule capable [d'établir un] rapport d'un vivre à un dire [et non] de fournir excuse au scandale de la condition humaine [...] » (133).

Quelles sont donc les retombées esthétiques, géoculturelles et géopolitiques de ce projet gnoséologique et de ce passage à l'acte civique aussi bien sur les Caribéens que sur « la totalité-Terre » (Glissant 1990, 45) ?

Bibliographie

- Chaïm Perelman & Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1970.
- Édouard Glissant & François Noudelmann, *L'entretien du monde*, Paris, PUV, 2018.

- Édouard Glissant, *Mémoires des esclavages*, Paris, Gallimard, 2007.
- Édouard Glissant, *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*, Paris, Gallimard, 2006.
- Édouard Glissant, *Ormerod*, Paris, Gallimard, 2003.
- Édouard Glissant, *Sartorius. Le roman des Batoutos*, Paris, Gallimard, 1999.
- Édouard Glissant, *Monsieur Toussaint*, Paris, Éditions du Seuil, 1961, Gallimard, 1998.
- Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*, Paris, Gallimard, 1997.
- Édouard Glissant, *L'Intention Poétique (Poétique II)*, Paris, Gallimard, 1997.
- Édouard Glissant, *Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1993.
- Édouard Glissant, *Poétique de la Relation (Poétique III)*, Paris, Gallimard, 1990.
- Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.
- Édouard Glissant, *La Case du commandeur*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, Gallimard, 1997.
- Édouard Glissant, *Malemort*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, Gallimard, 1997.
- Édouard Glissant, *Le Quatrième siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, Gallimard, 1997.
- Édouard Glissant, *La Lézarde*, Paris, Éditions du Seuil, 1958.
- Édouard Glissant, *Soleil de la conscience (Poétique I)*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, Gallimard, 1997.
- Emmanuel Bury, « Les nouveaux enjeux d'une histoire littéraire », in L. Pernot et M. Fumaroli (2002) : *Actualité de la rhétorique*, Paris, Klincksieck (Actes du Colloque de Paris, mai. 2002), Paris, Klincksieck, 2002.
- Giselle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions*, Paris, PUF, 2000.
- Joëlle Gardes-Tamine, *La rhétorique*, Paris, Armand Colin, 2011.
- John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991.
- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1995.
- Samia Kassab-Charfi, « Et l'une et l'autre face des choses » *La déconstruction poétique de l'Histoire dans Les Indes et Le Sel noir d'Édouard Glissant*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2011.